

Festivals : Nouveau cinéma et Abitibi **Joyeux anniversaires**

Michel Coulombe

Volume 11, Number 3, April–June 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/34046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Coulombe, M. (1992). Festivals : Nouveau cinéma et Abitibi : joyeux anniversaires. *Ciné-Bulles*, 11(3), 14–17.

Joyeux anniversaires

par Michel Coulombe

Au Québec, les anniversaires de festivals de cinéma viennent en rafales, ce qui du coup rappelle l'ordre et la proximité des naissances. Ainsi, l'automne, à lui seul, a été l'occasion de célébrer le quinzième anniversaire du Festival des films du monde (un chiffre prétexte, tout comme celui qui a inspiré flonflons et grandes dépenses aux responsables — ! — des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal ; que faudra-t-il donc faire pour souligner le 400^e avec éclat ?), le dixième anniversaire du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue et le vingtième anniversaire du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo. Et, puisque les anniversaires sont non seulement l'occasion de célébrer mais aussi, dans la mesure du possible, le moment de faire le point, de donner l'heure juste, autant saisir les balles au bond.

D'abord, on est tenté d'affirmer quelque chose comme « Dis-moi comment tu fêtes, je te dirai qui tu es ». Ainsi, à Rouyn-Noranda, on fêtait, l'automne dernier, avec feux d'artifices et gâteau des grands soirs, l'affiche de l'événement paradant le ravissement de l'éternelle Marilyn (pas la Marilyn Montreuil de l'Abitibienne Diane Tell, mais celui de l'originale, Monroe, celle qui n'a jamais visité l'Abitibi-Témiscamingue que sur pellicule et par la magie des ondes), comme pour bien dire qu'on va dans les salles obscures pour le plaisir, pour s'y arracher à l'ordinaire et y succomber, entièrement, au charme imparable des stars.

À Montréal, côté nouveau cinéma, on marquait le coup d'une tout autre manière, en s'entourant non pas de stars (Al Pacino ne peut tout de même pas être au rendez-vous tous les ans !), mais de cinéastes vedettes (Jarmusch, Wenders, Egoyan et compagnie) et en choisissant comme emblème, c'est-à-dire comme affiche, un énigmatique ciel bleu où semblaient s'évaporer quelques nuages. Peut-être voulait-on suggérer là un voyage cinématographique qui élève sinon le corps et la pensée du moins l'âme, ou alors indiquer que le programme avait à offrir des images et des récits qui portent à la rêverie.



L'Homme de rêve (Photo : Michel Gauthier)

Bref, Rouyn-Noranda rappelait son sens, maintes fois vanté, des festivités et Montréal, son attachement et sa fidélité au cinéma dit d'auteur. Voilà ce qu'on pourrait appeler un juste retour à l'essentiel.

Dix ans à se déjouer de l'impossible

Tout compte fait, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue n'a que bien peu changé en dix ans. Il a évolué certes, gagné en prestige et en popularité aussi, mais pas vraiment changé. L'esprit, les orientations d'origine sont demeurés les mêmes de sorte qu'on continue d'y naviguer entre les nécessaires reprises de films qui, autrement, ne seraient jamais projetés dans la région et les premières qui assurent à la manifestation sa renommée hors des frontières régionales. Il aurait été maladroit et inopportun d'abandonner une formule gagnante. Aussi retrouve-t-on toujours, sur moins d'une semaine, ce concept inhabituel de séance de cinéma — combinaison unique de courts, moyens et/ou longs métrages d'ici et d'ailleurs —, ce préjugé très favorable au cinéma québécois et cette quête d'un cinéma populaire de qualité. Corollaire naturel de ce dernier choix, le talon d'Achille de l'événement est, bien évidemment, la morosité du cinéma de qualité « grand public » qui se produit à travers le monde,

LE PALMARÈS 1991
DU FESTIVAL DU CINÉMA
INTERNATIONAL EN
ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

GRAND PRIX
HYDRO-QUÉBEC :
L'Homme de rêve
de Robert Ménard
(Québec)

PRIX TÉLÉBEC :
67 bis, boulevard Lannes
de Jean-Claude Labrecque
(Québec)

PRIX ANIMÉ :
*Luxo Jr. in « Light &
Heavy » and « Surprise »*
de John Lasseter
et Andrew Stanton
(États-Unis)

Festivals : Abitibi et Nouveau cinéma

particulièrement à travers la francophonie. Pour ne prendre à témoin que Werner Herzog, on serait tenté d'ajouter que **Cerro Torre**, qui a d'ailleurs été remonté depuis sa présentation à Venise et au programme d'ouverture de Rouyn-Noranda, n'est pas **Fitzcarraldo**. Et Vittorio Mezzogiorno n'est pas Klaus Kinski. Phénomène dont la fréquentation des salles se ressent durement.

Lorsqu'il est déçu du peu qu'ont à lui offrir des films corrects, sans plus, comme **Fortune express**, **Génial, mes parents divorcent !**, **De Hollywood à Tamanrasset** et **Aux yeux du monde**, le festivalier d'Abitibi-Témiscamingue a toujours le loisir de se replier sur des films de grande qualité comme **Un cœur qui bat** de François Dupeyron ou de succomber au charme de certains cinéastes d'animation. On pense à des habitués de Rouyn-Noranda comme Bill Plympton, dont la violence explosive fait une fois de plus subir les pires supplices à des visages élastiques dans **Push Comes to Shove**, ou à John Lasseter et Andrew Stanton dont l'humour raffiné et la surprenante efficacité donnent de nouveau vie à des lampes en apparence très ordinaires dans **Luxo Jr.** in « **Light & Heavy** » and « **Surprise** ».

Comme par le passé, la production québécoise a également contribué à surprendre agréablement le public d'Abitibi-Témiscamingue. Le Théâtre du Cuivre gardera le souvenir de l'étonnante jeunesse de **Sauf-conduits** de Manon Briand, de l'actualité et de la sensibilité de **Solo** de Paule Baillargeon, de la qualité de dialogues et d'interprétation de **L'Homme de rêve** de Robert Ménard, de l'originalité et la maîtrise d'**Entre deux sœurs** de Caroline Leaf, de la vérité et l'à-propos de **Pas d'amitié à moitié** de Diane Létourneau, de l'émotion et la pudeur de **67 bis, boulevard Lannes** de Jean-Claude Labrecque, aussi bien que de l'impact et la densité de **J'te demande pas le ciel !** de Pierre Gang. Comment ne pas en déduire qu'il y a certainement un public équivalent au Saguenay, en Estrie, en Beauce ou en Gaspésie, un public qui n'a que trop peu l'occasion de voir les films faits au Québec ?

La longue caravane des paumés

Quant au Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo, s'il a par le passé tâtonné, procédé par essai-erreur, cherché tant bien que mal sa personnalité dans les plates-bandes de la concurrence qui le lui

LE PALMARÈS 1991
DU FESTIVAL
INTERNATIONAL
DU NOUVEAU CINÉMA
ET DE LA VIDÉO

PRIX BANQUE
LAURENTIENNE
DU MEILLEUR
LONG MÉTRAGE :
The Secret Face
d'Ömer Kavur
(Turquie)

PRIX BANQUE
LAURENTIENNE
DU MEILLEUR
COURT MÉTRAGE —
Ex-æquo :
Pink Komkommer
de Marv Newland
(Canada)
Don't Be Afraid
de Vera Neubauer
(Grande-Bretagne)

PRIX BANQUE
LAURENTIENNE
DE LA MEILLEURE
DÉCOUVERTE, VIDÉO :
Sul Treno Belgrado-Istanbul
de Leonardo Celi
(Italie-Yougoslavie)

PRIX OFFICE
NATIONAL DU FILM
DU MEILLEUR
DOCUMENTAIRE :
Hearts of Darkness
de Fax Bahr
et George Hickenlooper
(États-Unis)



Julie Vincent dans **Solo** de Paule Baillargeon

Festivals : Abitibi et Nouveau cinéma



Zombie and the Ghost Train de Mika Kaurismäki



Night on Earth de Jim Jarmush

rendait bien, c'est notamment qu'il n'est pas toujours facile de jouer la carte de l'avant-garde sans perdre de vue non seulement la production internationale mais aussi le public. De ce point de vue, on peut penser que la fréquentation déclarée de plus de 100 000 personnes en 1991 constitue le plus beau cadeau d'anniversaire qu'on puisse imaginer pour célébrer les 20 ans d'un tel festival. Tout de même, malgré certains écarts qui ont fait par le passé des vagues et les manchettes (et donné lieu à des correctifs), le Festival a poursuivi, ces 20 dernières années, son patient et nécessaire travail de représentation de ce qui pouvait être qualifié de nouveau.

Il y a, sous cette étiquette de nouveau cinéma, un concept un peu flou, et qui ne fait pas consensus. En fait, un tel consensus n'est probablement pas indispensable. Godard, Angelopoulos et de Oliveira sont-ils toujours nouveaux, pourrait-on se demander (bien inutilement d'ailleurs) ? Combien de temps tout ce qui vient d'URSS paraîtra-t-il encore nouveau aux occidentaux ébahis et excités par des changements politiques explosifs ? Qu'y a-t-il donc de nouveau dans l'adaptation cinématographique d'une pièce de théâtre à trois personnages, intelligente mais très conventionnelle, comme *la Stazione*, de Sergio Rubini présentée dans le cadre du vingtième Festival ? N'y a-t-il rien de nouveau dans le cinéma québécois, grand absent de ce vingtième anniversaire, qu'on aurait aimé voir souffler les bougies aux côtés des Allemands et des Grecs ? Etc. À croire que le nom même du Festival a pour premier objectif d'alimenter, voire de provoquer, les conversations... Si tel est le cas, 10/10 !

À tout le moins peut-on déduire, après toutes ces années de célébration annuelle du nouveau cinéma, qu'il y a des thèmes que les programmeurs de l'événement — ou alors les cinéastes — associent à l'idée de nouveauté. Ainsi en est-il du *no man's land* ou du *road movie*, des classiques éprouvés du nouveau cinéma. Combien de personnages, le plus souvent masculins, ont-ils ainsi dérivé, au fil des ans, sur les écrans du Festival pour n'aboutir (oh ! bonheur) nulle part ? Tournant le dos à la violence gratuite et à la morale rassurante qui caractérisent bien souvent le cinéma dominant, le nouveau cinéma est aussi devenu la terre d'accueil des paumés de toutes sortes. Ainsi l'a-t-on identifié au désarroi et à l'errance de tant d'hommes confrontés à l'échec, de tant d'individus effacés de l'histoire du monde et condamnés à un avenir qui n'en a pas. 1991 n'aura pas brisé la tradition, voyant s'allonger la longue, la très internationale, caravane des paumés...

Festivals : Abitibi et Nouveau cinéma

Cette présence des paumés, des marginaux, est très nette par exemple dans le cinéma canadien-anglais récent, aussi bien dans **Highway 61** de Bruce McDonald que dans **The Grocer's Wife** de John Pozer ou **The Adjuster** d'Atom Egoyan. Faut-il déduire quoi que ce soit du fait que tous ces anti-héros désarmés face à la vie soient des hommes ? Ou y voir un triste état de la nation ? Peut-être... Qu'il erre sans réel talent ni perspective d'avenir sur les routes d'Amérique comme chez McDonald, qu'il étouffe dans l'état maternel sans parvenir à développer un rapport amoureux adulte comme chez Pozer ou qu'il soit incapable de faire face à ses émotions comme chez Egoyan, le Canadien qu'on découvre au grand écran semble troublé. Perdu. En chute libre. Pas surprenant que le public canadien-anglais — comme d'ailleurs le public québécois dans les années 70 pour des raisons assez semblables — ait généralement quelque difficulté avec le miroir qu'on lui tend. Pas surprenant non plus que l'indéniable qualité des films canadiens des dernières années ne parvienne pas à faire écran, à faire oublier un autoportrait pas très stimulant.

Que l'on se rassure, le cinéma canadien n'a pas le monopole du genre. Compte tenu des moyens relativement limités dont il dispose et de son rapport de déloyale concurrence avec le cinéma américain dominant, celui des très gros bras et des effets très spéciaux, on pourrait même penser que le cinéma canadien marche sur les traces du cinéma américain qui se dessine en marge du système. Les films fauchés tournés au sud de la frontière font, semble-t-il, d'excellentes vitrines pour les personnages qui ont des états d'âme. Dans cet autre cinéma américain, celui dit indépendant qui grandit à l'ombre des studios, les paumés sont tout aussi nombreux, comme en témoigne le travail de Jim Jarmusch (**Stranger Than Paradise, Down By Law**), un maître du genre, mais aussi, dans le cru 91, les films de Gus Van Sant, **My Own Private Idaho**, et de Tom DiCillo, **Johnny Suede**. Tous deux proposent des paumés comme les imaginait Hollywood, modèle belle gueule, mais avec de très mauvaises manières. Le premier conclut que de deux ratés, de deux prostitués à la dérive, celui qui s'en sortira le mieux est certainement le fils de notable. Le second, sur le ton mordant de la comédie noire, rappelle que le look n'est, hélas, pas tout dans la vie.

S'il fallait établir une Mecque internationale des paumés, un pays qui offre une faune d'égarés particulièrement inspirante, exemplaire même, ce ne serait pas les États-Unis mais certainement la Finlande,

du moins à en croire le cinéma finlandais. Le bonheur ne paraît, pourrait-on croire, ni possible ni vraiment souhaitable en Finlande. C'est notamment ce que crie tout le cinéma, grinçant, d'Aki Kaurismäki. C'est aussi l'image que transmet le sketch finlandais du plus récent film de Jim Jarmusch, **Night on Earth** : on y a le vin triste et l'avenir indifférent. **Zombie and the Ghost Train** de Mika Kaurismäki transmet à peu près le même message et on pourrait résumer la déroute du personnage principal en disant : « À quoi bon être malheureux en Finlande quand on peut l'être en Turquie et continuer de se saouler la gueule ». Le destin paraît aussi peu reluisant dans **Dolly and Her Lover** de Matti Ijäs et il a, une fois de plus, les traits de Matti Pellonpää, grand perdant devant l'éternel. Peut-être, après tout, la Finlande est-elle le paradis du nouveau cinéma.

Au lendemain des anniversaires...

Les anniversaires pavent parfois la voie à la maturité. On éteint les bougies, on savoure le gâteau et, pendant l'indispensable pause digestive, on réfléchit à ce qui vient. Il arrive qu'on y trouve un peu de sagesse, comme en témoigne cette décision du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue de ne plus chevaucher, dès 1992, les dates du Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo (et vice-versa). Voilà un agréable cadeau d'anniversaire offert aux médias. Merci et joyeux anniversaires. ■



Highway 61 de Bruce McDonald